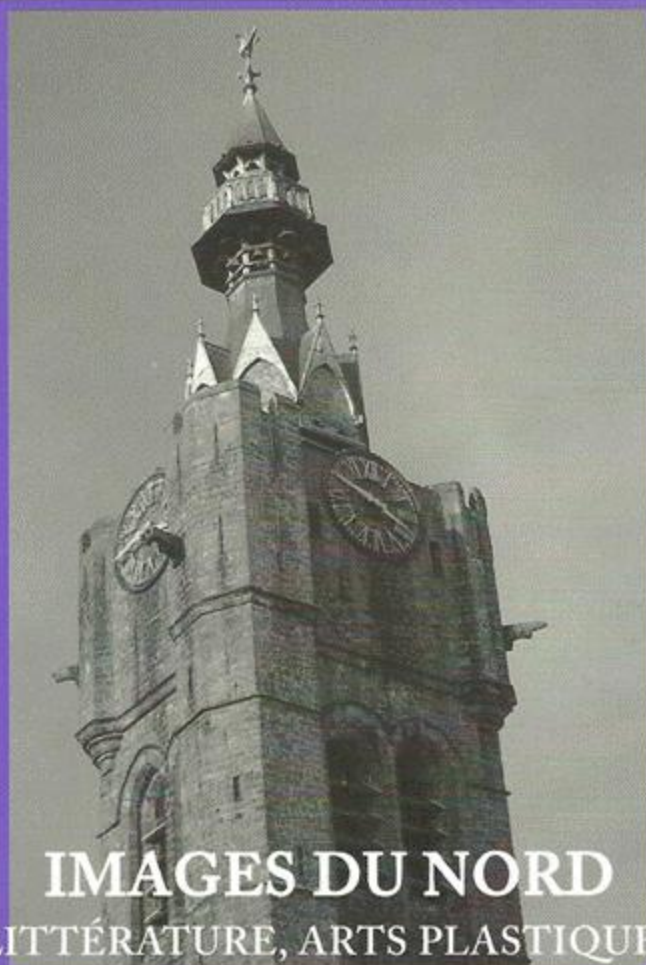


# nord'

revue de critique et de création littéraires  
du nord / pas-de-calais

Supplément au n°47 - avril 2006



**IMAGES DU NORD**  
LITTÉRATURE, ARTS PLASTIQUES

S.L.N.

# IMAGES DU NORD DANS LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE

*Jean-Christophe DELMEULE*  
*Université Charles-de-Gaulle – Lille 3*

Si le terme de littérature francophone désigne la littérature écrite en français par des écrivains qui ne sont pas Français de France, alors, inévitablement, quand elle met en scène le Nord de la France, elle s'enracine dans l'exil et l'errance, elle s'impose comme récit de l'expérience et métaphore du voyage, conjuguant la géographie véritable avec une autre, plus intime, celle de l'étranger qui se découvre tel. D'emblée se pose la question de la langue française, car il n'est pas possible à celui qui vient d'ailleurs, fût-ce de la Belgique, de ne pas s'interroger sur l'usage et les échos d'une langue qui ne peut pas apparaître naturelle, ni maternelle. Peut-être faudrait-il parler de langue fraternelle, ou parfois de langue sexuelle. Une langue partagée comme les événements qui se produisent à Lille ou à Douai. Une langue qui tout à la fois unit et sépare. Cette acuité, ce sentiment d'intranquillité<sup>1</sup>, ce que certains ont parfois appelé « surconscience linguistique », n'est pas propre aux écrivains francophones. Proust l'a déjà dit : « les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère ». Mais pour l'écrivain francophone cette sensibilité aux mots et à la langue se vit plus violemment encore, car elle est construite sur une relation aporique : celle de l'impossible espace à occuper ; fondée sur un entrelacement et un tissage entre le lieu d'origine et la littérature : écrit-on l'Algérie ou

1 — Terme utilisé par Pessoa mais aussi par Lise Gauvin, quand elle veut insister sur la relation tendue que l'écrivain francophone entretient avec la langue française.

la Guadeloupe ou est-on dans un ailleurs simplement dénommé et précisé ; déportée dans un entre-deux : ni ici ni ailleurs. Plus les lieux sont investis par une réalité biographique, plus ils sont saturés d'être nommés, plus ils s'échappent et rendent compte d'un vide, d'un « manque à », d'un tremblement esthétique. Il en sera ainsi pour les extraits étudiés, pour les voyages en terre nordiste. Les lieux sont ici des lieux improbables, plus proches d'un topos invisible que d'une véritable description météorologique, paysagère ou chromatique. Le Nord de la France est aussi cette palette de la pensée. Et sans doute se défait-il en s'écrivant, laissant place à ce sentiment étrange qu'on y était de ne pas y être (ou de ne pas y naître).

Mouloud Feraoun, *La Terre et le Sang*.

### **Et si le Nord était un enfer...**

Quand Amer, le Kabyle, découvre la France, il découvre aussi une solidarité ambiguë. Et sous l'apparente simplicité se trament dès son arrivée les conditions du drame qui mènera Rabah à la mort, accidentelle ou non :

En somme tout était simple du moment qu'il y avait des gens de chez lui. Les anciens ne semblent pas toujours se rendre compte du soulagement que leur accueil apporte aux nouveaux. Ils savent les mettre à l'aise. C'est tant mieux. Il n'y a qu'à se laisser aller, paraître impassible, attendre que les choses s'arrangent. Ils étaient là, dans cette petite ville de mineurs, une dizaine qu'Amer connaissait presque tous, vivant ensemble, travaillant au même endroit, partageant les mêmes lits, mangeant les mêmes plats et gagnant le même salaire<sup>2</sup>.

Mais cette communauté n'en est pas une ou n'en est plus une. Il y a d'un côté les sédentaires qui se refusent à rentrer, de l'autre les migrants. Et le soin que prodiguent les premiers aux seconds ne fait que masquer ou plutôt trahir le secret, « le vice » écrit Feraoun, qui les obsède. Plus le lien est rompu avec le pays, plus les sédentaires jettent leur énergie dans l'accueil aux novices. La fracture est présente, et la mine du Nord de la France n'est que la métaphore vécue de cette faille, de ce puits, dans lequel les Kabyles s'enfoncent. Amer et Rabah ne sont que les cristallisations d'un exil d'autant plus profond qu'il est celui de la perte de leur propre existence, perte qu'il faudra porter au plus profond des galeries de la mémoire :

Parfois cependant une cicatrice s'obstine à rester et vous fait plier sous le poids du passé qu'elle évoque<sup>3</sup>.

Écrire, pour Feraoun, n'est-ce pas justement faire œuvre de mémoire, alors que tout s'efface et que tout s'enfonce ? Ici le Nord ne peut pas être appréhendé seul, il lui faut résonner des échos de la Kabylie, faire entendre les souffrances de l'exil. La seule verticalité qui s'offre à ces hommes c'est celle de la

2 — Mouloud Feraoun, *La Terre et le Sang*, éditions du Seuil, Paris, 1953, p. 53.

3 — *Ibid.*, p. 58.

descente aux enfers. Et la mort de Rabah ne sera pas provoquée par un accident lié à la mine mais par ce que la mine dans sa monstruosité fait subir aux mineurs, au cœur de leur culture et de leurs valeurs. Comment ne pas penser à Moloch, quand le jeune Amer est jeté en pâture, qu'il est au sens le plus religieux du terme, sacrifié ? Il lui faut attendre une année entière avant de pouvoir descendre dans la mine, une année qui lui permet de grossir et de devenir un homme, de posséder cette force nécessaire pour aller au fond. Une année qui lui permet de s'habituer à sa nouvelle vie :

En dehors de ses compatriotes il se familiarisa avec les gens du Nord, partagea leur bière et leur casse-croûte, adopta leur parler, les trouva naïfs et bons enfants<sup>4</sup>.

Quand Feraoun joue des clichés pour mieux montrer ce qui de toute façon ne se partage pas, quand il détourne les lieux communs qui s'adressent en général au colonisé. Mais le plus important est sans doute le langage que Rabah utilise avec les autres. Lui qui est l'amant d'Yvonne, qui va à Lille dépenser ses économies avec des femmes, qui joue un rôle clé dans la communauté Kabyle,

parlait aussi mal le français que le flamand ou les patois du Nord, mais il se faisait comprendre et savait dessiner son nom avec une majuscule pour H, une autre pour R<sup>5</sup>.

Ce colosse velu n'est-il pas mort pour avoir caricaturé la langue et exhibé la condition inhumaine des mineurs, fussent-ils Kabyles, Flamands ou Polonais ? Dans un milieu aussi hostile celui qui apprend les langues (Amer) survit, mais celui qui s'y refuse (Rabah) meurt.

Ben Cherif

*Ahmed Ben Mostapha, goumier.*

### **Et si le Nord était un champ de bataille...**

En 1914, Ben Mostapha part pour la France, et part pour la guerre. Il y a du Tartarin de Tarascon dans ce départ, un Tartarin sûr de lui, qui refuse de rester en Algérie quand la France est en danger :

Eh bien, ne compte pas sur moi (rétorque-t-il au caïd qui lui demande de s'occuper de ses fleurs et de ses récoltes). Je ne suis pas fait pour garder les moutons, non plus qu'arroser les jardins. Tu pars à la guerre, je serai ton compagnon<sup>6</sup>.

Mais il y surtout une ironie cruelle à jeter un personnage sur les routes de France, à l'envoyer dans le Nord pour défendre la ville de Lille, puis à le faire

4 — *Ibid.*, p. 56.

5 — *Ibid.*, p. 55.

6 — Ben Cherif, *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, Publisud, Paris, 1997 (1920 pour la première édition), p. 165.

mourir dans les prisons allemandes. Pour quoi donc est-il fait ce goumier ? (Le goumier étant un cavalier appartenant à un goum, formation auxiliaire recrutée par la France, de 1908 à 1956, parmi la population d'Afrique du Nord). Pour quitter son pays, s'enrôler volontairement et errer sous les bombes ? Pour se faire le défenseur des valeurs françaises et mettre à distance toutes les siennes ? Lui qui dira :

C'est curieux [...] du temps de nos Khalifes, le monde venait à nous pour s'abreuver à notre science, à notre gloire. Aujourd'hui que nous ne sommes plus victorieux, nous semblons incapables de comprendre. Le capitaine là-bas au Maroc avait peut-être raison : la France a fait plus de chemin pour venir vers nous que nous en faisons pour aller à elle. Sommes-nous irrémédiablement perdus ?<sup>7</sup>

La voix de Franz Fanon n'est pas loin, qui nous parle des damnés de la terre ou qui étudie ce masque blanc imposé à l'Afrique. Et ce masque, Ben Mostapha le portera à Lille, sous les bombes allemandes :

À neuf heures précises, le bombardement commence, la gare est particulièrement visée.

Les vitres du grand hall, en longues aiguilles, pleuvent, dangereuses. Des chevaux cachés dans une rue sont déchiquetés avec les hommes qui les tiennent. Des maisons brûlent.

Tout le jour le bombardement continue, impitoyable<sup>8</sup>.

Lille brûle et bientôt les soldats seront capturés, emmenés en Allemagne. Eux qui sont la parodie des Français, qui du coup deviennent aussi la parodie d'eux-mêmes. Si chez Feraoun les héros étaient plongés dans la mine, ici ils sont balayés par l'histoire, celle de la guerre, mais bien plus fondamentalement celle de la dépossession. Il reste toujours quelque chose à enlever à celui qui n'a plus rien. Peut-être en l'obligeant à « singer » son maître, à le copier, en cherchant à être plus Français que le Français. Mais cet effort est voué à l'échec. Au mieux, Ahmed est une curiosité, de celles qu'on exhibe aux expositions universelles. Et quand il parle il provoque la résistance et l'étonnement d'une jeune femme :

la jeune femme, interloquée, descend, et après avoir fait quelques pas, se retourne, s'arrête et regarde curieusement cet Arabe parlant si bien français<sup>9</sup>.

Alors qu'il n'a crié qu'un « Foutez le camp » et qu'il doit s'excuser pour avoir osé donner des ordres à une Française dans la langue de celle-ci. C'est lui qui va être déporté, emprisonné, et qui doit, dans la plus pure tradition coloniale, présenter ses excuses :

7 — *Ibid.*, p. 170.

8 — *Ibid.*, p. 175.

9 — *Ibid.*, p. 173.

Excusez ma rudesse de soldat, madame. Et mettez-vous à l'abri<sup>10</sup>.

Damné de la terre en effet qui offre son corps pour protéger ceux qui l'humilient. Il n'est pas neutre que cette scène se passe à Lille, ville frontière, ville de nulle part, ville surtout dont l'image ne cadre plus. Autant la Touraine était calme, douce, avec ses pâturages miraculeux et ses arbres alourdis de fruits, autant la région lilloise est désolée, hostile, presque inhumaine :

Les heures passent. C'est le Nord... Il fait nuit, il pleut ; le train stoppe. La voie est coupée, on descend les chevaux en plein champ<sup>11</sup>.

Déplacés, hors d'eux, les goudiers le sont avec leur burnous sur la tête, les faux galons, leurs faux uniformes. Mais leur véritable mort. Et quand Ben Mostapha dit à l'officier allemand que les goudiers sont des soldats français, celui-ci ne peut que lui rétorquer :

Je le crois et l'espère, répond ironiquement le capitaine boche<sup>12</sup>.

Quand le Nord marque cette cruauté sans appel et que les goudiers voient réduites en cendres leurs dernières illusions. Texte parodique et violent qui montre, lui aussi, combien l'écart à la langue est immense. Et c'est en terre du Nord, là où le français n'est pas une langue bien ordonnée, que cet affront a été infligé.

Maryse Condé  
*Les Derniers Rois Mages.*

### **Et si Lille était un berceau africain...**

Éclatée, morcelée, la vie de Spéro, ce guadeloupéen qui vient étudier les beaux-arts à Lille, l'est aussi. Lui qui appartiendrait à une lignée royale, vit comme son ancêtre, trompé par les Français, le même exil que lui. L'humour de Maryse Condé a fait obtenir une bourse d'étude à ce génie de la peinture. Mais un génie de faible envergure, déjà touché par l'échec avant même d'avoir commencé sa carrière :

Il (Justin le père de Spéro) n'avait jamais considéré sérieusement ce goût de peindre de son garçon. Mais ce tableau-là lui parut merveilleux. Sublime, Frédéric Devaux, le Français qui avait peint les fresques du marché et de la sous-préfecture, ne lui parut pas plus doué. Désormais il se mit à remplir des formulaires et des dossiers à l'intention de Spéro et, au bout d'un an, finit par lui obtenir une bourse pour une école d'arts plastiques de Lille<sup>13</sup>.

10 — *Ibid.*, p. 174.

11 — *Ibid.*, p. 176.

12 — *Ibid.*, p. 178.

13 — Maryse Condé, *Les Derniers Rois Mages*, Paris, Mercure de France, « Folio », 1992, pp. 22-23.

Magnifique promotion pour cet artiste en devenir qui perd sa Guadeloupe pour gagner un séjour de cinq années dans une ville « facilement enneigée, froide, venteuse, où les gens ne sont pas causants<sup>14</sup> ».

Mais ce climat et cette ambiance vont lui permettre de creuser en lui-même et de bâtir une mythologie personnelle. À l'austérité extérieure répond une flamme intérieure, un peu folle, absolument obsessionnelle. Qui conduit Spéro à passer tout son temps à la bibliothèque, à étudier l'histoire du royaume d'Abomey. C'est là, dans le Nord de la France, que le jeune peintre réunit les morceaux de son histoire, métissant les fragments de savoir qu'il découvre dans les livres, jonglant avec les pièces d'un puzzle tout autant Africain qu'Antillais, qui le conduit à apprendre par cœur la généalogie des rois depuis Huegbaja jusqu'en 1894 date à laquelle « L'œuf du monde s'est brisé en mille morceaux »<sup>15</sup>.

Mais voilà, cet œuf n'est pas celui de Christophe Colomb, et si l'histoire est métissée, le personnage l'est aussi. Croisement d'un homme guadeloupéen et d'une femme, elle-même née des œuvres d'un Béké. Maryse Condé donne à ce descendant royal des origines pour le moins bigarrées, il faudrait dire colorées, puisque l'étudiant est d'une couleur surprenante, couleur qui ne va pas faciliter sa reconnaissance :

Une chose le chagrinait : sa couleur. [...] Il était sorti carrément rouge de peau comme de poil. Cela l'inquiétait. Est-ce que ce signe-là ne pouvait être considéré comme une de ces difformités dont la dynastie avait horreur ?<sup>16</sup>

Avant même d'être reconnu Spéro est désavoué. Le piège de la désillusion se referme sur lui, dans le vent et la pluie. Maryse Condé ironise sur la difformité des Antillais, sur l'impossibilité pour eux de fonder avec certitude une racine. Littérature de l'utopie et du désenchantement qui l'accompagne. Les Rois mages sont égarés et malheureusement pour l'un d'entre eux il s'est perdu dans le Nord de la France, avec comme privilège de ressembler à Poil de Carotte. Texte sur la dépossession et le reniement, *Les Derniers Rois Mages* mettent en œuvre l'arrachement des orphelins. Maryse Condé a montré comment le récit est lui-même un piège et que sa véracité ne repose que sur l'adhésion et la croyance de celui qui le bâtit. Il ne reste à Spéro que des amours ancillaires et des souvenirs pour l'avenir.

Boris Schreiber  
*Hors-les-murs*

### **Et si le Nord était un exil...**

C'est aussi l'ironie, peut-être l'ironie du sort, qui pousse Boris Schreiber à venir s'exiler à Boulogne-sur-Mer. Hasard ou nécessité des mutations pour un

14 — *Ibid.*, p. 14.

15 — *Ibid.*, p. 23.

16 — *Ibid.*, p. 24.

jeune vieux professeur désabusé, qui distille sa haine avec férocité et veut détruire tout ce qui prétendrait à la moindre humanité. Méchant est le style, provocateur est le récit. Quand la côte devient le réceptacle privilégié de la nostalgie et que Schreiber démontre que le professorat est vraiment le métier exercé par les ratés. Mais lui se refuse à en jouer le jeu, à en respecter les règles :

Moi aussi je suis un titinozaire, formant des strates comme eux, mais des strates à moi : ordure, dorure, ordure, dorure, jusqu'au tréfonds de l'Écriture. Et je serai vengé de ces odieuses que j'ai commises. J'ai eu raison de saboter tout ce qui me tombait sous la main. Même après le concours où je fus reçu de justesse. Mes retards du matin pour mes cours, mes insolences, mes congés de maladie extorqués à force de certificats. Parfois aussi mes élans pour parler des poètes maudits. Ils n'en demandaient pas tant, ces grands élèves des lycées techniques, à Nevers pour ma première année, à Boulogne-sur-Mer pour la seconde. Ils m'abordaient même sur le port de Boulogne, par exemple, où je me rendais exprès, par défi, congé de maladie en poche<sup>17</sup>.

Quand l'auteur joue avec les mots, jongle avec les lettres et s'immisce en dérive. Quand il fait de la colère une folie et de la folie une source imaginaire. Lui qui dénie et renie, qui s'obstine à ne rien assumer, car tout n'est que comédie. Hors-les-murs, Hors-la-tête mais pour mieux s'y enfermer. Le Horla de Maupassant n'est pas très éloigné. Ce délire verbal et cette prolifération trouvent à s'exprimer en tristesse devant le spectacle de la mer. Lui qui ne prépare pas ses cours, ne note pas ses élèves, ne corrige pas ses devoirs, démonte comme la mer ce que le monde a de mensonge. La littérature est à l'absurde ce que l'hypocrisie est à la vie :

Je sortais pour marcher sur la jetée. Ciel gris sur une mer grise qui éclatait en vagues vertes. Le roulement grondé, continu. Cette fulgurante nostalgie grise qui m'étreignait, qui me consolait. Après dîner, la nuit, je retournais sur la jetée, face au même roulement grondé, mais invisible<sup>18</sup>.

Et c'est bien cette invisibilité que le Nord en littérature francophone permet de dévoiler.

Vassilis Alexakis  
*Paris – Athènes.*

### **Et si Lille était une langue...**

Chez Alexakis les villes sont des langues, et les langues, des pères et des mères. Lui qui a vécu à Lille pour faire des études de journalisme, avant de devenir romancier, a créé ses trajets incertains, souvent liés à la mort de ses parents, entre des lieux de départ et d'accueil, entre des lieux dont les qualités s'es-

17 — Boris Schreiber, *Hors-les-murs*, Paris, Gallimard, « Folio », 1998, p. 247.

18 — *Ibid.*, p. 248.



tompent d'être pris dans les allers retours. D'une capitale à l'autre, d'un pays à l'autre, surtout d'une langue à l'autre, ou plus précisément d'un alphabet à l'autre et d'une lettre à l'autre, Vassilis Alexakis se déplace sans s'arrêter. Et il est curieux de noter ce besoin d'un troisième pied pour mieux cerner les deux autres. Être Grec et Français cela peut s'apprendre par le Sango, langue Centrafricaine. Être Parisien et Athénien peut se comprendre par l'île de Tinos où l'auteur possède une troisième résidence. Du coup la ville de Lille apparaît elle aussi comme la tierce ville, celle haïe peut-être, mais qui donne à l'apprentissage du français sa raison d'être et qui offre à l'auteur cette consistance des mots :

Lille m'apprit des mots que je croyais connaître, comme le mot *froid*. Les mains des gens étaient froides : les murs, les poignées de porte, le bouton du poste de radio, mes lunettes, mon stylo. Les paroles, les bruits, la musique traversaient un espace froid qui leur conférait une certaine dureté<sup>19</sup>.

Mais c'est à Lille qu'Alexakis découvre des sentiments inattendus, tellement inattendus qu'ils vont lui ouvrir une porte de l'intime. Peut-être cette relation est-elle trop ancrée dans cette intimité pour autoriser une permanence. Lille serait cette ville de passage, une ville à gommer comme on gomme certaines expériences charnelles, mais qui demeurent comme la mémoire de l'oubli :

Toutes les années de mon enfance et de mon adolescence, tous les jours de cette très longue période ont été marqués par la peur. J'avais peur de perdre mon âme, de me rendre idiot et de mourir prématurément. [...]

Ma première éjaculation m'a horrifié : elle m'a fourni la preuve que j'étais bel et bien en train de dilapider ma substance cérébrale. Je voyais mon sexe comme un robinet, relié au réservoir de mon esprit. [...] les mouchoirs en papier n'avaient pas encore fait leur apparition sur le marché grec : j'utilisais donc de vrais mouchoirs. La morve et le sperme séchés les rendaient durs comme des cailloux. [...]

J'étais si persuadé que mes craintes étaient fondées, que je n'ai pas voulu consulter un gros bouquin sur la masturbation que j'ai découvert dans une librairie lilloise<sup>20</sup>.

Tout comme il découvre qu'un thermomètre peut se mettre ailleurs que sous le bras (p. 108) ou qu'il est simplement possible d'aimer une femme et d'aimer sa langue. Découverte de la sexualité au cœur des mots :

Je me rendais bien compte que l'acquisition la plus importante que j'avais faite à Lille, c'était cette langue. J'avais déjà subi son charme, en étais-je devenu amoureux ? Ce qui est sûr, c'est que j'étais devenu amoureux d'une Française. C'est aussi pour elle que je retardais mon retour en Grèce. [...] Je devins amoureux de son écriture ronde. [...] Je lui écrivais tous les jours, des lettres inter-

19 — Vassilis Alexakis, *Paris-Athènes*, Fayard, Paris, 1997, p. 174.

20 — *Ibid.*, p. 82.

minables, en français bien sûr. Avec la complicité de cette femme qui prononçait mal les *s*, le français acheva de faire ma conquête<sup>21</sup>.

Et si Lille était simplement pour le narrateur une histoire d'amour à laquelle il dut renoncer mais qu'il n'a jamais pu effacer, une histoire d'amour qui lui a fait découvrir sa vocation d'écrivain :

le dépit amoureux m'inspira une soixantaine de pages écrites également en français<sup>22</sup>.

Caroline Lamarche

*Carnets d'une soumise de province.*

### Et si Lille était un corps...

Réponse involontaire au livre de Nancy Huston, *Mosaïque de la pornographie*, *Les Carnets d'une soumise de province* sont tout à la fois un jeu et un détour. Un jeu avec les références minutieusement corrodées. Plaisir du cliché quand il est approprié pour mieux être éconduit, clin d'œil à Anne Rice et à Bataille déculpabilisé. Car il s'agit d'une parole de soumise, qui sape les interprétations traditionnelles faites de Masoch. Quand la littérature fait le détour du sentiment pour mieux y revenir et démontrer qu'au centre de l'action pornographique il n'y a pas le sexe mais les mots, ou plus précisément l'alliance des deux. Lille ici tient lieu de Venise. La comparaison peut tenir de la présence de l'eau, de la possibilité de déambuler. Mais surtout du port du masque au creux de la nudité la plus exacte, la plus offerte :

Les coups de cravache n'abîment pas une jupe relevée de la sorte. Vous me le prouvez sur-le-champ. Puis je dois me caresser devant le miroir et embrasser mon image, la lécher. Je hais cette salope magnifique. Je voudrais briser le miroir en mordant le reflet de ma bouche<sup>23</sup>.

C'est donc soi-même que l'on expérimente dans le don de soi. Et le jeu des pouvoirs n'est que l'illusion et le frôlement de la chair. Cette *Renarde* est au cœur de l'utopie mais elle en décrit tous les effets physiques. A Venise vide et blanche en hiver, Caroline Lamarche substitue une ville dont la gare semble avoir été conçue par un « architecte fou ». Aux miroirs répondent les parois de verre, aux hôtels soyeux les lits de la périphérie. Il reste un désir de volonté qui devra être immédiatement puni :

Pour cette remarque qui chiffonne vos fantasmes, pour Venise obstinément en lieu et place de Lille, pour l'avenir et l'ailleurs préférés à l'ici et maintenant, il est urgent que je tâte de la cravache<sup>24</sup>.

21 — *Ibid.*, p. 213.

22 — *Ibid.*, p. 213.

23 — Caroline Lamarche, *Carnets d'une soumise de province*, Gallimard, Paris, 2004, p. 172.

24 — *Ibid.*, p. 171.

Venise est ailleurs. Lille est ici. Lille est ailleurs, Venise s' imagine. Lille est errance :

Cette chambre est une planète errante, suspendue dans le ciel autoroutier, visible à des lieux à la ronde, brillante et chaude dans la nuit pétrifiée<sup>25</sup>.

Peut-être une ville trop exposée, trop brutale, peut-être un désir de cette brutalité. Dans tous les cas un corps soumis par les mots qu' il prononce lui-même, une distance incommensurable entre l' auteur et son double. Ici encore Lille devient le lieu qui autorise cette vision du même dans l' apparence de l' autre. Ici encore, se donne, dans les mots, l' irréalité du corps :

Sur le grand lit je me donne, reine abeille, sablier d' or<sup>26</sup>.

Nord vécu, Nord rêvé, Nord subi. Entre ce lieu désigné et ses déclinaisons, toujours, se produit un écart à la langue quand celle-ci tient les promesses de l' écart.

25 — *Ibid.*, p. 173.

26 — *Ibid.*, p. 173.